

Faire passer l'expérience du totalitarisme au-delà des frontières : performativité du questionnaire sociologique dans la description d'un groupe de révolutionnaires

Augustin Lefebvre

► **To cite this version:**

Augustin Lefebvre. Faire passer l'expérience du totalitarisme au-delà des frontières : performativité du questionnaire sociologique dans la description d'un groupe de révolutionnaires. Cahiers de la Nouvelle Europe, Harmattan Editions, 2017. hal-01790692

HAL Id: hal-01790692

<https://hal-univ-paris3.archives-ouvertes.fr/hal-01790692>

Submitted on 13 May 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Augustin Lefebvre
CIEH&CIEFi, Sorbonne Nouvelle Paris 3

Faire passer l'expérience du totalitarisme au-delà des frontières : performativité du questionnaire sociologique dans la description d'un groupe de révolutionnaires

En octobre - novembre 1956, de larges segments de la population hongroise se révoltent contre le système politique installé en Hongrie par la Russie soviétique, mais doivent fuir devant une répression implacable, les victimes se comptant par milliers du côté des dissidents. Qui sont ces femmes et ces hommes qui ont défié un Etat totalitaire? C'est la question à laquelle répond Nicolas Baudy avec *Jeunesse d'octobre*, publié en 1957, où l'auteur propose – outre un ensemble de témoignages détaillés d'expériences personnelles (voir Lefebvre 2015, 2016) – un profilage du *groupe* des révolutionnaires hongrois arrivés en France dès novembre 1956. Baudy établit ce profilage par l'intermédiaire d'un questionnaire qu'il qualifie de *psycho-sociologique* (Baudy 1957 :10). L'impact de son travail se mesure aujourd'hui: les exilés sont arrivés en ordre dispersé et sans le travail de recueil de données effectué par Baudy avec son questionnaire, leur expérience serait sans doute à présent inaccessible.

Dans cet article, je vais revenir sur le lien réflexif entre l'élaboration d'un questionnaire, la soumission de ce questionnaire à un ensemble d'individus et la constitution de cet agrégat d'individus en un groupe social. En effet, dans ce processus d'enquête, des individus se voient dotés de caractéristiques communes. Je proposerai donc que le questionnaire a une dimension performative : il contribue à produire en un groupe l'ensemble des individus qui y répondent. On va voir que cette performativité est ici le résultat d'un échange langagier, effectué à l'écrit principalement. Dans le cours de cet échange les questions proposées par Baudy offrent des ressources aux personnes interrogées. Celles-ci s'en saisissent pour produire une description de leur expérience personnelle qui prend valeur de description sociologique pour des lecteurs de l'autre côté du rideau de fer. J'examinerai donc à la fois la formulation des questions mais aussi l'espace offert à l'élaboration des réponses, ce qui permettra de revenir sur les aspects langagiers de la description sociologique.

Nicolas Baudy et les révolutionnaires hongrois de 1956 : une expérience partagée de l'exil.

Pour comprendre ce qui a conduit Baudy à recueillir les récits de ces révolutionnaires hongrois de 1956, il faut d'abord rappeler que l'essayiste écrivain a vécu un exil semblable au leur. Né en 1904 en Hongrie, Nicolas Baudy¹ n'a lui-même pas encore 20 ans quand il quitte son pays au début des années 1920. Contraint à l'exil – comme de nombreux autres Hongrois de confession juive – par l'antisémitisme du gouvernement de Miklós Horthy (Karady, 1985), Baudy s'installe

¹ Voir aussi les éléments biographiques proposés en annexes de cet article.

à Paris après avoir parcouru l'Europe et la Russie. Exil radical : il ne retournera jamais dans son pays, et adoptera le français comme langue d'écriture. Il observera depuis la France, atterré, comment la population hongroise eut à expérimenter après la dictature de Horthy le régime installé par ses libérateurs soviétiques, dictature soviétique qui produira l'épisode sanglant de 1956 et sa nouvelle vague d'exilés :

« En cet automne 1956 arrivaient de Hongrie des nouvelles que je n'osais croire. Depuis quelques décennies que les historiens et les purs de l'heure savent si brillamment l'escamoter, la Révolution n'existe plus que sur les chromos et dans les films.

Et, dès le 24 octobre, après les premiers massacres, je me disais que les Hongrois n'avaient aucune chance, les Russes les écraseraient jusqu'au dernier s'il le fallait.

Ils commencèrent à arriver à Paris, ceux qui avaient fui. Je ne cherchais pas à les voir. Un soir, dans une maison amie, je rencontrai un très vieux couple qui s'acheminait vers le Canada. Ils me parlèrent des enfants désobéissants, et du savon noir dont les gens de Budapest avait enduit la chaussée, parce que ça faisait patiner les tanks qui perdaient de la vitesse, et d'un jeune Hongrois de Roumanie qui avait traversé la Hongrie à pied, pendant la Révolution, en suivant les rails de chemins de fer qu'il tapotait de temps en temps avec un marteau de cheminot, jusqu'en Autriche. Ici et là on me signalait des jeunes gens ouvriers ou étudiants. « Vous ne voulez pas leur parler ? » Non, je ne voulais pas leur parler. D'abord, je me sentais à vif, j'étais trop loin de ce pays où je suis né, trop loin de ce pays où, il y a des années, je suis allé chercher l'homme nouveau, la patrie socialiste. » (Baudy 1957, 7-8).

La scène de ces jeunes ouvriers et étudiants franchissant la frontière de leur pays pour sauver leur vie raviva donc chez Baudy sa propre expérience de l'exil et provoqua d'abord une réaction de rejet, sans doute même de dégoût, non pas à l'encontre de ses compatriotes, mais contre la folie générée intrinsèquement par les *institutions* humaines (Hall 1976 :17). La répétition dramatique une trentaine d'années plus tard des causes qui avaient provoqué son exil, conduit Baudy à engager un *travail rétrospectif* en vue de transformer l'objet qui conduit à sa réaction spontanée de rejet en matière pour une description sociologique de l'expérience du totalitarisme.

Transformer l'expérience vivante en expérience signifiante

L'approche phénoménologique a accordé une place centrale à ce travail rétrospectif sur les expériences passées dans la construction du savoir social. En effet, le flux d'expériences que les humains traversent génère des « traces mémorielles », ou des « expériences préalables » (Blin 2007:1992) qui peuvent être à l'origine d'angoisses ou de rejets, mais auxquelles peut succéder un temps de réflexion pendant lequel ces expériences premières sont transformées en matière pour un travail artistique, intellectuel ou scientifique. C'est donc dans la succession d'une expérience et d'une réflexion sur cette expérience que réside la construction subjective du sens :

« L'expérience ne devient une expérience subjectivement signifiante que par un acte de réflexion, un acte rétrospectif appréhendant consciemment l'expérience vivante. » (Blin 2007: 192)

Baudy, en initiant le projet d'écriture de *Jeunesse d'octobre* (1957) offre aux jeunes exilés hongrois la possibilité d'accomplir un *acte rétrospectif* sur leur expérience récente. C'est par l'intermédiaire du questionnaire psycho-sociologique (Baudy 1957 :10) que Baudy construit les conditions de possibilité de cet acte rétrospectif et permet à ceux qu'il refusait initialement de rencontrer de faire de leur expérience de vie en milieu totalitaire la matière d'un compte rendu sociologique. Par ce questionnaire Baudy ouvre donc un espace discursif qui va rendre disponible aux

réfugiés hongrois des ressources, sous forme de questions, pour construire un discours sur eux-mêmes et sur leur expérience.

Pluralité des voix et performativité du questionnaire

Baudy ouvre la partie de *Jeunesse d'octobre* consacrée au questionnaire en commençant par pointer le risque principal qu'une approche quantitative des faits sociaux peut présenter, celui de réduire les personnes interrogées à des faisceaux de *traits*. En effet, chaque question pourrait être examinée comme rendant disponible un *trait*, dans le sens phonologique du terme, la combinaison de ces différents traits permettant de reconstruire un profil sociologique standard mais en réalité largement artificiel. Les êtres humains ne sont pas descriptibles à la façon de phonèmes, et Baudy se refuse à substituer une *moyenne* à l'irréductibilité de chaque individu (voir à ce sujet les notions d'*eccéité* en philosophie et d'*idiosyncrasie* en linguistique) :

« Il y a quelque chose de gênant dans l'entreprise de numéroter, de cataloguer des êtres de qui nous nous sentons proches, qui nous paraissent exemplaires, et qui, de plus, sont en plein développement. Les formes accélérées de nos vies dues aux techniques, nous empêchent de nous attarder assez près des individus; nous essayons de rattraper la connaissance que la lente pénétration d'un caractère peut offrir par une accumulation de signes que nous prétendons communs à un grand nombre d'individus. Quelle candeur que de vouloir lire dans l'expression d'un visage que nous n'avons pu observer dans la lumière mouvante d'un long crépuscule ce qu'y inscrivent les projecteurs d'une enquête à mille bougies.

Cependant, malgré nos scrupules, nous avons dû consentir à interroger des étudiants et de jeunes universitaires venus en France, par l'un de ces procédés de statistique qui tiennent du jeu de société, posant à chacun les mêmes questions. Mais nous nous interdirons, dans le dépouillement des réponses, d'établir un personnage moyen, aux caractéristiques savamment équilibrées. » (Baudy 1957: 315)

On verra que c'est de l'entrée dans la diversité des expériences individuelles de chaque membre du groupe qu'émerge une image précise et partagée des conditions de vie et des attentes normatives propres à la culture soviétique. Baudy, par son questionnaire accumule des témoignages individuels et dessine ainsi l'image complexe d'un groupe de réfugiés dont chacun dit son expérience individuelle et la façon dont il a participé aux événements. Ici, comme le suggère Quéré, « ce qui est collectif, c'est l'action, pas le sujet ». Définir un groupe (Quéré parle, lui, du « public ») implique de

« ne pas rapporter l'action faite à un sujet collectif préexistant, mais d'attribuer le caractère collectif à l'action elle-même, et de le considérer, tout comme le sujet, comme une modalité de celle-ci : c'est l'action qui est signifiée ou réalisée collectivement, ou ensemble, comme 'partir à la guerre' » (Quéré 2003 :127)

Baudy ne cherche pas constituer un sujet collectif qui aurait préexisté aux événements auxquels ses membres auraient participé. La façon dont il présente les révolutionnaires de Budapest comme membres d'un groupe est de montrer, en accumulant leurs témoignages, qu'ils partagent une expérience commune. Ce questionnaire a ainsi une dimension performative² : il contribue à constituer ceux qui

² Performatif: « Ce nom dérive, bien sûr, du verbe *perform*, verbe qu'on emploie d'ordinaire avec le substantif « action » : il indique que produire l'énonciation est exécuter une action (on ne considère pas, habituellement, cette production-là comme ne faisant que dire quelque chose) » (Austin, 1962 :42). Le concept de performativité a été proposé par Austin (1962) pour décrire des verbes qui tout en

y répondent non pas seulement en une addition d'individus partageant des traits objectifs communs (même âge, même origine sociale, même profession), mais surtout comme partageant l'expérience d'un même événement et de la multitude d'actions qui l'ont fait émerger.

Les précautions de Baudy sur le questionnaire

En préambule à la présentation de son questionnaire et des réponses qui y ont été apportées, Baudy laisse un espace aux commentaires que les personnes interrogées ont spontanément produits sur ce questionnaire et sur sa recherche. Certains se réjouissent que cette démarche puisse, ne serait-ce qu'à une échelle limitée, faire connaître hors de Hongrie les abominations endurées par son peuple, bien que les faits relatés puissent revêtir un caractère incroyable :

« Je ferai tout mon possible pour vous donner des renseignements qui pourraient vous aider à mener votre livre à bien. Ce devrait être une lecture passionnante pour les étrangers qui veulent s'intéresser à la vie d'un petit pays inconnu. Pour nous, Hongrois, il ne fera que rouvrir les vieilles plaies, il nous montrera combien nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Dans quelle mesure ce livre pourra-t-il apporter une aide aux Hongrois ? Sans aucun doute si seulement dix personnes le lisent, il sera utile. Vont-ils croire cependant, les étrangers, aux abominables souffrances des hommes sortis de prisons, par exemple à cette séance du Cercle Petöfi les yeux éloquents de ce muet à qui les Avo avaient arraché la langue ? Ou ceux qu'ils ont castrés ? Vous-mêmes, n'est-ce pas, vous avez peine à le croire ? » (Baudy 1957 :319)

Baudy ouvre donc par son questionnaire un espace discursif dans lequel les témoins acceptent de décrire leur expérience du totalitarisme. D'autres témoins au contraire doutent que le questionnaire, rappelant trop dans sa forme même les pratiques de surveillance de membres du parti communiste, soit un format pertinent pour rendre compte de leur expérience du totalitarisme :

« Il est très difficile de répondre à un questionnaire, nous avons beaucoup de mal à oublier nos angoisses, les craintes de douze années, l'impossibilité de se fier à quiconque, et les mensonges forcés qui sont devenus instinctifs. Croyez bien que nous en avons assez des questions. – « Oui, oui, je vois, mais qui était votre papa ?... » Il vaudrait mieux parler personnellement, d'homme à homme, effacer la crainte et la méfiance en nous, et non pas les faire croître par cette forme obsédante du questionnaire. Vous nous avez adressé 24 questions, mais vous avez oublié la plus importante : « Quelle influence a eu le régime communiste sur l'attitude morale de la jeunesse ? » (Baudy 1957 : 320).

Cependant, cet étudiant, tout en interrogeant la pertinence du questionnaire pour enquêter sur l'expérience de vie en milieu totalitaire, propose lui-même une nouvelle question – centrale selon lui – qui concerne les conséquences de la vie en régime communiste sur les façons de penser et de se conduire de la jeunesse. Il participe donc aussi, à sa façon, à l'élaboration de l'espace discursif proposé par Baudy en négociant les contours et la pertinence. On peut observer que ces deux étudiants

décrivant une action, l'accomplissent réflexivement. Un bon exemple est celui du verbe promettre. On ne peut en effet effectuer l'action de promettre quelque chose sans mobiliser le verbe qui désigne cette action, dans un énoncé. Dire d'un questionnaire qu'il a une dimension performative implique donc de considérer que le fait de proposer un questionnaire à un ensemble d'individus a pour conséquence de construire cet ensemble d'individus en un groupe constitué autour de traits communs.

partagent avec Baudy les mêmes objectifs: faire connaître leur expérience individuelle du totalitarisme.

Mais Baudy prend d'autres précautions dans le « déroulement » de son questionnaire, dont il signale parfois les limites. Par exemple, à propos de la question 14 – « Sur le plan économique, social et culturel, quels sont selon vous les éléments les plus néfastes du régime ? », Baudy apporte le commentaire suivant :

« De toutes les questions posées, c'est celle-ci qui relève le plus du jeu de société : elle suppose un survol de l'expérience vécue, dont nul n'est capable humainement. Quand on demande quel est votre souvenir le plus émouvant, quel est le plus beau jour de votre vie, on oblige l'interlocuteur à opter pour une démonstration parcellaire et un choix arbitraire. Les jeunes hongrois qui ont baigné dans le régime peuvent difficilement épingler deux ou trois éléments ayant valeur d'exemplarité.

Toutefois, on peut dégager des constantes : Tous tiennent pour un désastre la politique économique du régime, qui prétend viser à des résultats précis en ne tenant aucun compte de la réalité. Tous dépeignent l'économie en insistant sur le gâchis, le gaspillage, le désordre, la planification arbitraire, sur le fait que toute initiative individuelle se perd. Ils insistent sur la pléthore de l'administration et de la bureaucratie, qui coûtent très cher, sur la ruine de l'agriculture qui oblige le paysan hongrois à manger du pain fait de blé d'Égypte. Du point de vue social, ils constatent que le niveau de vie des prolétaires n'a pas été élevé (...). Enfin, ils soulignent le surmenage et la peur (peur de perdre le travail, peur de la prison), la destruction de la vie familiale, l'absence d'idéal moral, la diminution de population provoquée par les innombrables détentions, meurtres, déportations, la dégradation de la vie culturelle, l'inexistence d'une avant-garde soucieuse de recherches et d'innovations, et la sclérose générale. » (Baudy 1957 :348)

Deux aspects sont à retenir de ce commentaire, et valables pour l'ensemble du questionnaire. D'abord, tout discours sur une action ou sur une expérience est nécessairement une *réduction* de cette action. Les mots, les phrases pour précis qu'ils puissent être ne sont que de maigres pis-aller si on les compare à la complexité de l'expérience incarnée (ce constat fonde le champ de recherche en pleine extension sur la *multimodalité* de l'action sociale, e.g. Mondada, 2014). Les sélections opérées par le discours *sur* réduisent et pourrait-on dire appauvrissent l'expérience, et si cela est inévitable, il faut ainsi prendre tout discours sur une expérience pour ce qu'il est : une sélection, une réduction, la trace d'un événement disparu.

Deuxième point à retenir, ces précautions prises, l'accumulation de discours d'individus ayant participé aux mêmes événements peut permettre de dégager des traits transversaux, non pas aux individus, mais aux conditions sociales et aux modes d'organisation de leur expérience ou de leur action partagée. Par exemple, tous les étudiants ont expérimenté l'incohérence d'un système politique qui planifie sans tenir compte des contingences du terrain. Je reviens sur ces traits transversaux dans les sections suivantes.

Un questionnaire qui suit le passage de la frontière

Baudy construit son questionnaire en se fondant sur la spatialité de la frontière : les premières questions portent (1) sur la vie des exilés en Hongrie avant leur départ, pour (2) se focaliser ensuite sur leur pays d'arrivée. L'espace langagier que Baudy ouvre au témoignage est organisé de façon à restituer les traces du parcours de l'exil de ces réfugiés, de leur vie quotidienne en milieu soviétique, des causes de l'exil jusqu'à la société française dans laquelle ils arrivent. Trois types

d'expérience sont donc reconstruits dans l'espace discursif ouvert par le questionnaire : - l'expérience de vie en milieu totalitaire, - l'expérience de l'opposition au régime et - l'expérience de l'exil. Ce que partagent les réfugiés de 1956 et qui les fait émerger en un groupe est le partage de ces trois expériences.

1. Les questions sur la vie avant l'exil.

Le premier ensemble de questions, le plus important en nombre, comporte 17 questions sur les 24 du questionnaire. On peut distinguer quatre thèmes: 1. un profilage général du groupe ; 2. l'expérience de l'institution scolaire ; 3. l'expérience de vie quotidienne en dehors de l'institution scolaire ; 4. l'expérience de la révolte contre le pouvoir.

1.1. Un profilage général.

Les entrées que je propose d'appeler « profilage général » permettent au lecteur de se faire une idée des caractéristiques objectives de chaque membre du groupe. Ces questions ont pour effet de contextualiser la suite du questionnaire dans une argumentation de l'objectivité portée par des données quantifiables et aisément vérifiables : leur interprétation laisse peu de place à la négociation.

1. Age (p.322)
2. Quand avez-vous traversé la frontière hongroise ? (p.322)
3. Quelles études faites-vous ? (p.323)
4. Où avez-vous passé la majeure partie de votre existence ? A Budapest, dans une ville de province ou un village ? (p.325)
5. Profession des parents (avant la République populaire ? pendant ?) (p.326)

Si l'on examine les réponses à ces cinq premières questions, on peut d'abord observer que ce sont les seules à contenir un grand nombre de données chiffrées. Par exemple, pour la première question, sur 347 individus ayant répondu au questionnaire, 89 ont 20 ans ou moins ; 203 ont entre 20 et 24 ans ; 41 entre 24 et 30 ans et 14 entre 30 et 33 ans. Le fait massif ressortant de cette première question est bien évidemment la *jeunesse* de ce groupe de réfugiés.

Est-ce à dire que seuls des individus de moins de 33 ans ont fui la Hongrie soviétique ? Ou s'agit-il d'un choix de Baudy de n'avoir interrogé que des représentants de la jeunesse ? Ou encore que Baudy n'a pu rencontrer que des étudiants ? Une façon de répondre à ces questions est d'examiner ce que la sociologie de la jeunesse dit des populations *jeunes* (cette catégorie n'est pas évidente, mais elle peut correspondre à la tranche d'âge dont il est question ici). Différents travaux (Tourraine 1968, Morin 1973 et Dubet 1996) soulignent que les jeunes ont plus tendance à se révolter car cette catégorie de la population est intrinsèquement dans une période de la vie sociale marquée par *l'instabilité* : - les jeunes (surtout les étudiants) n'ont souvent pas encore de profession attirée, ou occupent des positions mineures / dominées dans leur profession ; - ils sont fraîchement sortis du foyer parental mais n'ont le plus souvent pas encore fondé de famille ; - les pratiques

sociales de la génération de leurs parents leur semblent *vieillottes, ringardes* – ce dernier aspect ayant notamment eu un fort impact dans la qualification des événements de 1968 en tant que « mouvement culturel » alors que la culture de la jeune génération venait bousculer celle de l'ancienne (*ibid.*). Ces trois facteurs conduisent la jeunesse à se trouver souvent en pointe des mouvements de révolte, la Révolution hongroise de 1956 pourrait bien ne pas faire exception, expliquant la grande jeunesse des personnes interrogées par Baudy.

Autre tendance qui ressort de ces données quantitatives, la proportion d'exilés fils d'intellectuels et de professions libérales (142 sur 347) est largement supérieure à celle par exemple des artisans / petits commerçants (40 sur 347) ou des ouvriers (30 sur 347). On retrouve là une conséquence de l'application de l'idéologie soviétique – portée par le système de catégorisation du *Kader* (voir Lefebvre 2015) – qui consiste à réserver l'accès à certains cursus universitaires exclusivement aux fils et filles des professions les plus défavorisées (système de la *contre-sélection*). De ce point de vue, les jeunes issus de familles d'intellectuels et de professions libérales, rencontrant plus de difficultés à poursuivre leurs études dans le supérieur, avaient plus de raisons de quitter le pays.

1.2 L'expérience dans l'institution scolaire

En conséquence des traits quantitatifs dégagés dans la première partie du questionnaire, le deuxième ensemble de questions est adressé spécifiquement à un profil sociologique correspondant aux « étudiants ». On a ici une trace que l'élaboration du questionnaire s'est faite progressivement, après une succession de rencontres entre Baudy et les étudiants – ce qu'il mentionne d'ailleurs (Baudy 1957 :9) – le choix des questions relevant donc d'une connaissance préalable de certaines des personnes interrogées.

6. Quels sont les avantages que le régime de la république populaire vous a accordés dans vos études ? (p.328)

7. Au cours de vos études, étiez-vous aidé matériellement par votre famille ou bien deviez-vous aider votre famille ? (p.332)

8. Étiez-vous soumis à des contraintes, à des brimades ? Avez-vous subi des privations de liberté ? Si oui, précisez lesquelles. (p.333)

9. En Hongrie, jugiez-vous que vous étiez un privilégié par rapport à vos camarades, ou vous sentiez-vous sur un plan d'égalité ? Ou vous sentiez-vous brimé ? (p.334)

10. Quels sont les privilèges qui vous ont été accordés, ou au contraire de quelle discrimination avez-vous été l'objet en raison de votre origine sociale ? (p.338)

11. Les études que vous avez poursuivies en Hongrie, les avez-vous choisies vous-même ? Vous ont-elles été conseillées ou imposées par le milieu familial ou par des maîtres, ou par des amis ? Ou étiez-vous dirigé sur cette voie par des consignes et des contraintes officielles ? (p.340)

12. Ou encore étiez-vous guidés dans le choix de votre carrière par l'intérêt qu'offraient vos études en tant que telles, ou par des considérations de gagne-pain ou de réussite sociale ? (p.344)

On sait l'importance que la formulation des questions revêt pour éviter les biais qui configurent à l'avance les réponses apportées. Baudy manifeste dans la formulation de ses questions une neutralité de point de vue. Les questions 7, 9, 10, 11 et 12 par exemple n'imposent pas *a priori* une réponse seulement positive ou seulement négative. Elles opèrent par contre une sélection dans la complexité du réel en invitant les étudiants à décrire leurs expériences dans des domaines circonscrits et catégorisés implicitement comme significatifs de l'expérience de vie dans toute société: - les relations sociales et matérielles avec leur entourage familial et proche (q.7) ; - l'égalité ou l'inégalité de leur traitement relativement aux autres membres de l'institution scolaire (q.9) ou plus généralement dans la vie quotidienne (q.10) ; - les conditions de choix de la filière scolaire (q.11 ;12). Les questions 6 et 8 en revanche n'offrent qu'un choix, positif pour la 6, négatif pour la 8. Ces deux questions s'équilibrent cependant dans la mesure où l'une porte sur une éventuelle mesure d'aide du gouvernement (« les avantages du régime » q.6) quand l'autre porte sur d'éventuelles mesures de privations de liberté (q.8).

L'ensemble de questions offre donc à chaque personne interrogée un ensemble de ressources pour décrire son expérience dans chacun de ces champs sociaux. Comment les individus répondant à ce questionnaire s'approprient-ils ces ressources pour décrire leur expérience de l'institution scolaire avant leur exil ?

Exemple de réponse à la question 6 :

« Le régime s'est beaucoup vanté du système des bourses accordées aux étudiants. Mais le plus souvent, elles ne suffisaient même pas à payer le logement et les repas, ce qui coûtait l'un dans l'autre 300 forint par mois en moyenne. Seulement 20 ou 30% des étudiants avaient une bourse qui se montait à 300 forint mensuels : La plupart d'entre nous ne pouvions que déjeuner à la cantine, nous ne mangions pas le soir. Et il n'y avait guère que la moitié des étudiants qui, les études achevées, trouvaient une place correspondante à la formation reçue ; les salaires des débutants étaient très bas. » (Baudy 1957 : 332).

Exemple de réponse à la question 8 :

« Tous mes droits, ceux de la personne humaine, ont été entravés, liberté de parole, liberté d'opinion, liberté d'orientation dans le travail, droit de grève, droit de voyager... » (Baudy 1957 : 334)

Exemple de réponse à la question 10 :

« Quand vous réussissez à être admis à l'Université, vous n'êtes plus exposé à autant de chicanes que partout ailleurs. La grande affaire c'est d'y entrer, de savoir ce qu'il faut taire et comment mentir. » (Baudy 1957 :339).

Ces trois exemples de réponses montrent comment une expérience *commune* de l'institution scolaire (*i.e.* l'expérience du *groupe*) émerge de témoignages individuels singuliers. Cette expérience commune des étudiants est structurée autour de trois phénomènes : 1- la précarité des moyens financiers et des conditions de vie générée par l'institution scolaire elle-même – *e.g.* les bourses d'études en faible quantité et insuffisantes pour subvenir aux besoins de base; 2- l'impossibilité d'exercer son libre arbitre par un ensemble d'interdictions limitant la liberté d'expression, la liberté de choix et de mouvement ; 3- la surveillance de la population par les membres du parti et le mensonge forcé que cette surveillance induit dans la population. S'ils se manifestent concrètement de façons variées chez les individus, ces trois modes d'organisation de la société totalitaire (précarité, entrave aux libertés

individuelles et mensonge généralisé) structurent transversalement l'expérience de l'institution scolaire par les étudiants ayant répondu au questionnaire.

Les trois questions suivantes rendent disponibles des ressources pour décrire non plus l'expérience de l'institution scolaire, mais celle de la vie quotidienne.

1.3. L'expérience de vie quotidienne en Hongrie soviétique

13. Sur le plan économique, social et culturel, quels sont selon vous les apports positifs du régime dans lequel vous avez vécu ? (p.345)

14. Sur le plan économique, social et culturel, quels sont selon vous les éléments les plus néfastes du régime ? (p.348)

15. Quels sont les livres, hongrois ou étrangers qui ont eu le plus d'influence sur votre formation intellectuelle et morale ? (p.352)

Comme précédemment, Baudy équilibre les présupposés contenus dans ses questions pour éviter d'induire des types de réponses. La question 13 évoque les « apports positifs du régime » ; la question 14 les « élément les plus néfastes ». La formulation « plan économique, social et culturel » tout en pointant des domaines spécifiques de la vie sociale, par sa généralité et l'absence de spécifications, laisse une grande place à l'interprétation des personnes interrogées, et donc, leur offre la possibilité de sélectionner eux-mêmes les sous-domaines les plus pertinents de leur point de vue. Là encore, dans la diversité des réponses, on peut identifier des traits transversaux de l'expérience de ces jeunes révolutionnaires.

Exemple de réponse à la question 13

« A supposer que le tout soit un mauvais rêve, j'ai l'impression que le régime a apporté beaucoup de choses durables, que l'on ne reconnaîtra qu'après sa disparition. C'est-à-dire ce qu'il n'a pas réalisé mais promis, et que les gens ne sont pas prêts d'oublier : l'idée de l'égalité sociale a pénétré dans les consciences, bien qu'il n'y eût pas d'égalité sociale. (...) » (Baudy 1957 :347)

Exemple de réponse à la question 14

« Le pire, c'est la vie misérable des couches travailleuses : le régime a calculé avec subtilité quelle était la somme avec laquelle on ne peut à la fois nourrir et vêtir sa famille » (Baudy 1957 : 350)

Le phénomène organisationnel qui structure ici l'expérience de vie quotidienne en Hongrie soviétique est le décalage entre le *discours de l'idéologie soviétique*, qui prône le progrès social, et les *mesures politiques réellement appliquées* qui ne provoquent qu'entraves à la liberté et précarité. Cela dit, la mise en circulation dans la société d'un discours idéaliste, qui permet au régime de travestir ses mesures totalitaires, porte aussi les germes de la révolte. C'est sans doute l'expérience de ce paradoxe entre la circulation d'un discours idéal et une mise en application diamétralement opposée qui caractérise la *culture* du groupe de ces étudiants, culture qui porte donc en elle les prémises d'une révolte possible.

1.4 L'expérience de la révolte contre le pouvoir soviétique

Les deux dernières questions du premier ensemble portent sur l'expérience du moment de la révolte.

16. De quelle manière avez-vous participé aux événements d'octobre ? (p.357)

17. De quelles manières ces événements ont-ils modifié le jugement que vous portiez sur le régime ? (p.362)

Exemple de réponse à la question 16

« je n'ai été qu'un participant quelconque dans la masse des manifestants qui approuvaient la révolution et qui en avaient assez des Russes. Le 23 octobre, je suis resté dans la foule jusqu'à deux heures du matin, puis j'ai téléphoné à la maison : ma mère qui était malade m'a demandé de rentrer. Je n'ai pas combattu. » (Baudy 1957 : 357)

Autre exemple de réponse à la question 16

« Avec 6 ou 7 de mes amis, nous avons participé à ce qui a certainement été l'une des plus belles collectes de l'histoire. Nous avons posé des caisses ouvertes dans la rue, dans des endroits passants, les gens y déposaient de l'argent. Il y avait dans chacune de ces caisses des dizaines de milliers de forint, et elles n'étaient gardées que par une pancarte ainsi libellée : « La pureté de la Révolution justifie cette collecte au profit des familles des héros tombés. » En 2 jours, nous avons ramassé près de 300000 forint. » (Baudy 1957 :359)

Exemple de réponse à la question 17

« Les événements m'ont confirmé dans ma résolution de lutter en toutes circonstances contre l'avènement d'un régime totalitaire quel qu'il soit. » (Baudy 1957 :366)

Bien que les témoins disent avoir participé à la Révolution de diverses façons, certains en combattant par les armes, d'autres en collectant des fonds, d'autres en manifestant, d'autres retenus chez eux par leur parents, tous se sont retrouvés sur la condamnation du régime et la volonté de le voir et faire chuter. Tous les témoins font aussi référence à la lutte contre le régime comme phénomène de masse : leur participation est toujours située dans un groupe : « la masse des manifestants » ; « la foule » ; « avec 6 ou 7 de mes amis » ; « nous » ; « les gens y déposaient de l'argent ». La lutte expérimentée par les témoins est donc un phénomène lié à un groupe, jamais à des individus isolés. Cependant, le dernier exemple montre que les raisons de cette révolte sont contrôlées individuellement (« m'ont confirmé dans *ma* résolution »). La révolte de 1956 aurait donc cela de particulier (et il faudrait voir si cela vaut pour d'autres cas) : elle concerne les individus à la fois en tant que *groupe social* et en tant que *consciences individuelles* disposant d'un libre arbitre.

2. Les questions sur l'exil

Le deuxième ensemble de questions contribue à façonner le groupe autour de l'expérience commune de l'exil. Il revient à la fois sur les *causes* de cet exil, sur le *choix de la France comme pays de refuge* sur les conditions de vie et sur *la durée de l'exil* dans ce nouveau pays.

Les causes de l'exil

18. Votre départ est-il dû au jeu des circonstances ? Est-il le résultat d'une décision soudaine ou l'aboutissement d'une décision longuement murie ? (p.366)

Le choix de la France comme pays de refuge

19. Etes-vous arrivé en France par un concours de circonstances fortuites ? Ou avez-vous choisi d'y venir ? Si oui, pourquoi ? (p.369)

20. De quelle manière la France que vous avez trouvée, correspond-elle à la France que vous imaginiez ? (p.370)

La durée de l'exil et la vie en France

21. Continuez-vous en France les mêmes études que celles que vous faisiez en Hongrie ? Sinon dites pourquoi ? (p.373)

22. Considérez-vous votre exil comme temporaire ou définitif ? En d'autres termes, envisagez-vous de vous assimiler à votre pays de refuge ou d'adoption ou êtes-vous prêt à rentrer dès que vous en aurez la possibilité ? (p.374)

23. Fréquentez-vous surtout vos anciens camarades hongrois, ou avez-vous pu lier des amitiés et des relations dans les milieux français ou étrangers ? (p.376)

24. Avez-vous des parents en Hongrie ? Etes-vous rassuré sur leur sort ? (p.376)

Exemple de réponse à la question 22 :

« Ai-je quitté définitivement mon pays ? C'est douloureux de quitter pour toujours des parents et des frères qui eux attendent leur fils et leur frère. Mais il est plus pénible encore de quitter une patrie pour toujours. J'ai décidé que si la situation chez nous change fondamentalement, si le pays devient vraiment libre et indépendant, je rentrerai. Je sens que dans notre cas notre place sera là-bas, comme c'était notre place pendant la révolution. » (Baudy 1957 :374)

Autre exemple :

« Je suis jeune mais je crois que tant que je vivrai, les Russes et les communistes ne lâcheront pas ma patrie. Je ne retournerai pas dans les dix années à venir, même s'il y avait un changement. Je n'ai pas confiance dans ce changement. » (Baudy 1957 :375)

Ici le groupe partage la difficulté de gérer la séparation forcée et prolongée d'avec le pays, la famille et les proches. Le pouvoir politique en Hongrie, qui n'a pas été renversé, est donné comme cause unique de la séparation, alors que le désir de rentrer est évident. L'expérience du totalitarisme se prolonge donc même lorsque les témoins ont atteint un lieu sécurisé, par l'expérience de la *séparation forcée*. En creux émerge ainsi l'une des caractéristique de tout pouvoir totalitaire : les « ennemis intérieurs » sont soit éliminés, soit rejetés. Une fois en exil, le retour est impossible. Le lecteur occidental obtient ainsi un critère simple pour décider si un régime est véritablement autoritaire : si le pouvoir politique autorise la contestation sans éliminer ou contraindre à l'exil les dissidents, alors il n'est pas un état totalitaire ; il l'est dans le cas contraire.

Conclusion

On a vu comment Baudy contribue à faire émerger l'image du groupe des « Témoins et combattants de la Révolution hongroise » par l'intermédiaire d'un questionnaire qu'il soumet à chacun d'eux. J'ai suggéré que le questionnaire avait une dimension performative : il contribue à générer, à partir de la réponse à des questions soumises à un agrégat d'individus, un groupe partageant certaines caractéristiques objectives et surtout, l'expérience subjective d'un même événement. En accumulant les réponses individuelles à son questionnaire, Baudy permet au lecteur de recomposer à la fois l'image de la société hongroise sous le régime soviétique et les conditions de vie qui ont conduit certains individus à la révolte puis à l'exil.

Commençant par des questions dont les réponses se prêtent à la quantification, Baudy s'attache ensuite à ne pas réduire le groupe des réfugiés à une réalité qui aurait préexisté aux événements qu'ils décrivent. Il laisse au contraire les réponses de chacun s'accumuler pour former l'image complexe d'une expérience commune du totalitarisme, de son rejet dans la révolte puis de l'exil. Emerge donc un groupe dont les membres sont caractérisés par le partage d'une expérience de révolte mais dont les individualités ne sont pas dissoutes dans la « moyenne » d'un groupe.

Ce qui ressort de ce bref examen des questions et des réponses qui y ont été apportées, c'est que ce groupe est jeune, ce qui explique en partie qu'il ait été à la pointe de la contestation. Les questions suivantes montrent une expérience commune de la précarité matérielle, de la privation du libre arbitre dans le choix de ses études et de sa filière professionnelle, l'expérience aussi d'une exposition permanente au mensonge, auquel chacun répond par d'autres mensonges. Ce groupe se reconnaît aussi dans son expérience partagée de la révolte contre le système politique en place, que cette révolte ait pris la forme d'une action armée ou d'une participation plus intériorisée. Les membres du groupe partagent enfin l'expérience de l'exil et de la séparation du pays et des proches.

La description sociologique présentée dans *Jeunesse d'octobre* est le résultat d'une collaboration entre l'enquêteur et les enquêtés, accomplie dans une forme écrite de dialogue. Les questions rendent disponibles des catégories descriptives retravaillées dans les réponses. L'enquête de Baudy a cela de moderne qu'elle s'attache à produire une description du politique, non pas uniquement d'un point de vue idéologique et abstrait, mais tel qu'il s'actualise dans l'expérience, les discours et les points de vue endogènes des membres de la société (Dupret et Ferrié, 2010) préfigurant une véritable « sociologie de l'expérience vécue du monde social » (Fornel 2003, 222).

Annexe : Nicolas Baudy, quelques repères biographiques

Nicolas Baudy est né sous le nom de Miklós Neumann en 1904 dans une famille juive, en Hongrie, à Marosvasarhely en Transylvanie, ville intégrée à la Roumanie en 1930. L'enfance de Nicolas Baudy a été marquée par la montée du gouvernement antisémite de Horthy (voir *L'innocent cavalier*, 1956). L'expérience de l'injustice et de l'arbitraire organisés par l'Etat a sans doute créé chez lui les conditions de développement d'une conscience politique et d'une acuité particulières pour analyser les mécanismes sociaux de l'oppression dans leurs dimensions à la fois institutionnelle, quotidienne et routinière. Il quitte la Hongrie en 1922 peu après les premières mesures antisémites du régime de Horthy qui dès 1920 impose par exemple un *numerus clausus* d'étudiants juifs à l'université. Il ne retournera jamais en Hongrie et écrira l'essentiel de ses articles, essais et romans en français.

Il étudie à Vienne, Rome, Paris, obtient un doctorat de philosophie à Berlin, s'intéresse aux premiers pas de l'art abstrait (Sperber 1971 :2). En 1928, il réalise en collaboration avec Stella F. Simon le film expérimental « Hands³ », il a alors pour nom Miklós Bandy.

³ Disponible en ligne: <https://www.youtube.com/watch?v=izEKZ20-UWA>

Entre 1927 et 1939, il est journaliste reporter à Berlin, Paris, Moscou. En 1934 il est chargé de mission par le *Komintern* qui lui demande de se « procurer l'acte d'accusation dressé par les nazis contre Dimitrow réputé responsable de l'incendie du Reichstag » (Sperber 1971 : 4). Baudy raconte cette mission dans son roman « Les créneaux de Weimar » (1961).

Mais Baudy rompt ses liens avec le Komintern en 1936 dès le début des procès d'épuration. En 1939, il s'engage dans la légion étrangère, combat dans le nord de la France et est capturé par les Allemands. Interné dans le camp Stalag II a, il réussit à s'échapper en 1940 et rejoint la résistance à Grenoble et à Lyon (*ibid.*) Entre 1949 et 1963, Nicolas Baudy est rédacteur en chef de la revue *Evidences* :

« Nicolas Baudy a consacré les années entre 1949 et 1963, qui auraient pu être décisives pour sa carrière littéraire, à un combat incessant qui lui semblait à lui et à ses pareils, plus nécessaire que tout le reste : au combat contre la despotique confusion stalinienne qui, anesthésiant les consciences et aveuglant les esprits, rendait alors d'innombrables intellectuels capables de glorifier mensonge, misère et meurtre au nom de la vérité, de la liberté, des « lendemains qui chantent ». (...) Nicolas Baudy a su rassembler autour de lui un nombre sans cesse croissant d'intellectuels, juifs et non-juifs, des philosophes, des sociologues, des historiens, des romanciers, des essayistes et des critiques littéraires qui, tous, imperméables à la propagande totalitaire faite de terreur et de promesses séduisantes, acceptaient de penser par eux-mêmes » (Sperber 1971 :2)

Nicolas Baudy a écrit sur des sujets très variés, notamment : Israël, Freud (dont il fera le dernier entretien pour l'hebdomadaire français *Vu*), le Judaïsme et les auteurs juifs dans la littérature contemporaine (*Les Nouveaux Cahiers*), entretien avec Dora Dymant, compagne de F. Kafka, (*Evidences*, février 1950) ; mais aussi des sujets plus confidentiels comme Joseph Gali, jeune auteur hongrois, emprisonné pour le contenu d'une pièce de théâtre. Outre son implication dans la revue *Evidences*, et l'écriture de nombreux articles sur la littérature, la politique et la société, il publie une série d'ouvrages entre 1946 et 1967 : des romans – *Le piano d'Arlequin* (1946); *Les moissons du désert* (1949); *L'innocent cavalier* (1956); *Les créneaux de Weimar* (1961) – et des ouvrages socio-historiques – *Jeunesse d'octobre* (1957) ; *Les grandes questions juives* (1965) ; *Le Marxisme, le centenaire du capital* (1967).

Dans une lettre adressée à un ami en septembre 1958, Baudy explique certains détails de la démarche littéraire qu'il développe dans *L'innocent cavalier* et plus tard dans *Les créneaux de Weimar* :

« Le 'je' dans mon affaire signifie : un homme dont l'adolescence ardente comme l'est l'adolescence en général, a été captée par le mouvement communiste ; dont les années universitaires et les années d'éducation sentimentale et sociale ont coïncidé avec la folle euphorie de l'entre-deux guerres, et particulièrement Weimar ; dont l'engagement forcé et total s'est joué dans la grande aventure du travail illégal à l'époque du nazisme ; et dont l'âge mûr a amené le plus dur réveil au contact du monde soviétique. Tout ce qui a suivi par la suite n'est que rajustement et mise en clair de ce cycle qu'ont parcouru beaucoup de contemporains. » (Baudy 1958, correspondance non publiée).

Nicolas Baudy a pris sa part dans une lutte pour que la version de la réalité qui lui semblait la plus légitime puisse prévaloir. Cette remarque vaut tant pour *Les créneaux de Weimar*, – roman autobiographique où Baudy décrit l'opération qui l'a conduit à dérober les documents permettant un contre-procès à Londres dans l'affaire

de l'incendie du Reichstag⁴ – que pour *Jeunesse d'octobre (1957)*, dont il a été question dans le présent article, qui paraît à un moment où une bonne partie de l'intelligentsia communiste française continuait à nier purement et simplement le caractère totalitaire des régimes soviétiques d'Europe de l'est.

Bibliographie

Baudy N. 1957, *Jeunesse d'octobre. Témoins et combattants de la Révolution hongroise*. La Table Ronde, Paris.

Blin T. 2007, Schütz Alfred : *Essais sur le monde ordinaire*. Le Félin Poche, Paris.

Dubet F. 1996, « Des jeunesses et des sociologies. » Le cas français. *Sociologie et société* 281 : pp. 23-35

Dupret B. & Ferrié J.N. 2010, « L'idée d'une science sociale et sa relation à la science politique ». *Revue française de science politique*. Paris, Presses de Science Po, 2010/6, pp. 1159-1172.

Fornel M. 2003 « Habitus et ethnométhodes », in P. Encrevé et R.M. Lagrave (eds) *Travailler avec Pierre Bourdieu*. 219-226, Editions Flammarion.

Hall E.T. 1976, *Au-delà de la culture*, Editions du Seuil:Paris.

Karady V. 1985, Les juifs de Hongrie sous les lois antisémites : Étude d'une conjoncture sociologique, 1938-1943 *Actes de la recherche en sciences sociales*. Vol. 56. L'antisémitisme. pp. 3-30.

Lefebvre A. 2015, La catégorisation dans *Jeunesse d'octobre* de Nicolas Baudy : expérience et idéologie du totalitarisme. *Exil et transferts culturels dans l'Europe moderne. Cahiers de la nouvelle Europe 2015* L'Harmattan : Paris.

Lefebvre A. 2016, La gestion de l'idéologie totalitaire par les membres de la société : une approche praxéologique de l'espace social, *Sociétés plurielles contemporaines : crise et transferts culturels Cahiers de la nouvelle Europe*, L'Harmattan: Paris.

Mondada L. 2014, *Corps en interaction: participation, spatialité, mobilité*. Lorenza Mondada (dir.) ENS Editions.

Morin E. 1973, *Le paradigme perdu : la nature humaine*, Editions du Seuil, Paris.

⁴ « ce fut lui qui vola au procureur nazi l'acte d'accusation concernant l'incendie du Reichstag. C'est grâce à lui qu'on a su, dans le monde entier, de quoi Dimitrov allait être accusé et c'est ainsi que toute l'opinion mondiale a appris que c'était Goering lui-même qui avait incendié le Reichstag et non les communistes » (*Journal à identifier*, Lapid, 1963).

Quéré L. 2003, Le public comme forme et comme modalité d'expérience, in D. Cefaï, D. Pasquier (dir.), *Les Sens du public. Publics politiques, publics médiatiques*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Curapp », p. 113-114.

Sperber M. 1971 Nicolas Baudy. *Les nouveaux cahiers*, n°27, hiver 1971-1972, 2-4.

Tourraine A. 1968, *Le communisme utopique, le mouvement de Mai 68*, Editions du Seuil, Paris.